

## Journées d'études

### Un fantasme prêt-à-porter ? *Questions sur le fantasme féminin*

Dimanche 07 mars 2021

Intervention de **Colette Soler**

#### « Le prêt à le porter » en défaut.

J'ai été surprise par l'expression fantasme prêt à porter de votre titre. Les raisons de cette surprise réflexion faite sont doubles. D'abord, malgré les apparences je ne pensais pas qu'il y ait de fantasme prêt à porter. Ce qui peut en donner l'apparence c'est l'instrumentalisation commerciale de certains montages fantasmatique tout venants, mais on constate que ce ne sont jamais qu'habillages du fantasme fondamental du sujet que l'on analyse. La deuxième est que cet apparent prêt à porter serait pour les hommes plus que pour les femmes.

Ce que je retiens du séminaire « La logique du fantasme » auquel je me suis reportée, ce sont à propos de l'objet *a* deux expressions qui se répondent : le "prêt à le produire" et "prêt à le porter", l'objet *a*. Avec ce petit article le, plus aucune connotation de standardisation mais l'indication d'une double condition du fantasme : la production de l'objet *a* d'un côté et de l'autre une place pour le loger. On peut là poser la question de savoir si l'incidence du sexe s'y inscrit, qui différencierait à cet égard les femmes ou pas. Je ne peux que dire comment je l'entends.

Le prêt à le produire l'objet qui dans sa définition finale de 1976 dans la "Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI", est "ce qui manque", l'effet de langage majeur avait déjà dit Lacan, qui s'opère dans le premier rapport à l'Autre, par l'usage même qu'il fait de *lalangue*. Cet effet générateur du sujet divisé opère dans le réel, sur le vivant, par la soustraction, gardons le terme freudien : la perte, la perte de vie que le Séminaire *L'angoisse* confirme en le formalisant. Je dis confirme parce déjà du temps où Lacan pensait le manque à partir du seul signifiant phallique, la livre de chair soustraite, ou le trou de la chose, *Das Ding*, était là, antérieurement à l'objet *a*, pour la dire cette perte de vie, ce manque creusé dans le réel que mythifient d'ailleurs d'avant la psychanalyse tous les mythes de toutes les civilisations sans exception et pas seulement les monothéistes. Ce qui impose de parler de la production conjointement de  $\$$  et *a*. J'ai évoqué l'usage de la langue, il suppose évidemment des personnes. Et spécifiquement, là je condense, sous la forme de ce que Lacan a nommé le "parent traumatique" pour désigner la fonction parent en tant que telle, fonction par laquelle le langage vient à l'enfant, qui en est fait sujet divisé, en manque d'être, pas de *dasein* pour lui dit Lacan, distinct donc du sujet psychologique. Ces formulations abstraites réfèrent à des manifestations cliniques des plus concrètes. Celles du sujet libidinal, à la fois inconnu à lui-même et quémandeur d'un complément qu'il espère de l'Autre.

N'est-ce pas cette opération qui se produit dans ce que Freud décrit au chapitre trois de l'« Au-delà du principe de plaisir », un chapitre qui vibre d'un pathétisme rare sous la plume de Freud pour décrire le traumatisme générique de l'enfant, la triple perte programmée de l'amour, de la considération narcissique et de la puissance. Lacan prend le relai de cette description du traumatisme d'être fait sujet divisé, c'est-à-dire représenté par du signifiant quel qu'il soit. Il le fait d'une plume pas moins pathétique que Freud si on se réfère à la fin du premier chapitre du séminaire *D'un Autre à l'autre*. C'est ce qu'il nomme le cri de la vérité du sujet qui hurle, je cite : "la non jouissance, la misère, la détresse et la solitude" comme effets de la cisaille signifiante que la *lalangue* rend possible. A ce sujet aucune vérité articulée en mots ne donnera

consistance en raison de son mi-dire. Résultat, il n'a de consistance que de l'objet qui, en tant qu'il manque, est son équivalent mais qui, en tant que "plus de jouir", est sa "contrepartie", et aussi sa compensation. C'est donc le sujet barré, la béance subjective qui donne à cet objet *a* son prêt à le porter. En résumé, la production de l'objet comme manque réel génère le sujet divisé du désir, qui ne demande rien tant que de s'offrir comme prêt à porter cet objet, à le porter comme plus de jouir compensatoire.

La différence du sexe n'est pas inscrite à ce niveau de la structure. Autrement dit les femmes en tant que sujets sont des sujets divisés comme les autres, c'est ce qui justifie d'ailleurs l'exigence sociale de parité. Il ne serait ni juste ni justifié de la réduire à l'envie du pénis qui est loin d'être le dernier mot dans ces questions, juste le premier peut-être. C'est aussi bien ce que Lacan en affirme à partir de ses formules de la sexualité : qu'elles n'ont pas moins rapport au Phallus, majuscule cette fois, et à la jouissance phallique que les hommes. Que dans cette fonction elles n'y sont pas pas du tout", et même qu'il leur est loisible de se placer du côté du tout phallique. C'est bien ce qui s'indique me semble-t-il dans un des petits changements de société que l'on constate aujourd'hui : on connaissait jusque là la bande des hommes, on connaît maintenant la bande des femmes, les *me too* de tout genre. Bande c'est un regroupement particulier dans lequel chacun est un entre autre, semblable aux autres. *Me too* est donc bien une formule d'une bande. Ça ne dit rien de la légitimité de leur exigence, mais c'est un fait. Bien aperçu par exemple par Anne Le Brun qui parle de meutes hurlantes et qui s'indigne qu'elles prétendent parler au nom de toutes les femmes. L'indignation la rend sévère car c'est juste le signe d'une contradiction, les *me too* portent sur le terrain de la sexualité et de la jouissance qui s'y loge, où nous disons que la femme n'est pas toute sujet, une revendication des femmes-sujets. Elle n'y est pas toute sujet car pas toute dans la jouissance phallique qui est la jouissance propre au sujet que je désigne comme jouissance-sujet avec un trait d'union. C'est je cite Lacan la jouissance "qui du sujet fait fonction" sous-entendu fonction de sujet dans le champ de la jouissance.

C'est là que se greffe la fonction de jouissance du fantasme. Elle est impliquée dans tous les liens cette fonction, ceux de l'amour qui donne un complément d'être au sujet, ceux des corps à corps dont l'objet est le véhicule. Lacan aura-t-il assez répété que c'est par l'objet *a* du fantasme, un plus de jouir enveloppé d'imaginaire en général, que se fait l'accès au corps du partenaire.

C'est ce qu'il nomme "la perversion que je tiens pour le propre de l'homme ". Il ne s'agit pas de la perversion des sujets mais du fait que la jouissance sexuelle du corps de l'Autre passe par l'induction des objets *a* de la pulsion qui eux mêmes ne sont pas sans *l'effet de langage*.

Jusqu'où ce qui vaut ici pour l'homme vaut-il pour les femmes ? Comment est-ce que ça ne vaudrait pas si, en tant que parlantes, elles sont aussi des sujets ? Sujets au traumatisme générique dans le rapport au parent traumatique. Parité donc quant au malheur d'être fait sujet, ce qui veut dire soumis à la répétition et au non rapport, que seul le fantasme tamponne.

C'est là que conduisaient déjà les pas de Freud dans *Inhibition, symptôme, angoisse* quand il tentait de conceptualiser les formes spécifiquement de la castration chez les femmes et qu'il la logeait dans la perte d'amour, et spécifiquement de l'amour d'un homme. Finalement pour Lacan tout ça, cet être sujet des femmes dans le rapport à l'homme, est à verser dans le tiroir de la mascarade telle qu'il la définit, à savoir se prêter au fantasme de l'homme, se donner donc des "airs de sexe", quelle belle expression ! Les femmes y excellent. Le bénéfice pour elles, quand elles s'y prêtent et ce n'est pas le cas de toutes, c'est l'être phallicisé qu'elles y gagnent. C'est si vrai que quand il arrive qu'elles le perdent dans les circonstances de la vie, elles l'éprouvent très durement.

Pourtant elles sont tellement pas toutes pareilles que, Lacan l'a souligné, ce sont des femmes, ses hystériques, qui ont mis Freud sur la piste des objets partiels des pulsions qui

commandent à la jouissance des corps. Le matériel clinique ne manque pas d'ailleurs, qui indique l'induction perverse de l'orgasme féminin par les objets pulsionnels chez certaines femmes, induction fréquemment orale mais pas toujours, anale pour d'autres, et également masochique. A moins que comme le visualise le schéma du séminaire *Encore*, ce ne soit le phallus érigé qui tienne la fonction causale d'objet plus de jouir. Il y a donc des fantasmes bien classiques chez les femmes. Il est vrai qu'elles les mettent en sourdine, souvent, quand il s'agit des relations hétéro sexuelles car, dans la mascarade, elles laissent la préséance au fantasme de l'homme. Une forme d'oblativité en quelque sorte, mais intéressée. Pas sûr que ça dure au demeurant avec l'évolution du discours que signale la montée des *me too* qui voudraient faire régner le respect de la personne au niveau de ce que Lacan appelait "le dieu noir" d'Eros, du désir sexuel. Sauf qu'elles ne semblent pas vouloir revenir au mouton frisé du bon pasteur (j'emprunte là un texte des *Ecrits*), le mouton frisé des patronages chrétiens que Lacan opposait ironiquement au dieu noir, mais plutôt lancer la guerre des sexes. Je conclus sur ce point : le désir femmes en tant que sujets est causé par des objets *a* strictement homologues à ceux des hommes. Mais dans des configurations plus diverses, comme Freud l'a vu.

La question d'un fantasme qui serait proprement féminin ne se pose qu'au sujet de la jouissance pas toute, la dite autre jouissance. Je vois deux raisons pour en exclure la possibilité même.

La logique du *pastout* d'abord. Le *pastout* exclut la généralité, la une entre autres, chacune étant Une, différente de l'autre, sœur peut-être puisque l'on parle beaucoup de la sororité en ce moment, mais en tout cas pas jumelles homozygotes. Donc la cohérence logique interdit de conclure à Un fantasme véhicule de cette autre jouissance car il faudrait dire qu'il y en a autant que de Une femme.

Ensuite la nature même de cette jouissance caractérisée très tôt comme « enveloppée dans sa propre contiguïté<sup>[21]</sup> », ce qui veut dire qu'elle ignore la coupure signifiante propre à la jouissance phallique autant d'ailleurs que la localisation corporelle. Si pas de coupure, pas d'objet *a* qui la cause et pas de signifiant pour la dire : on n'en peut rien dire, sauf qu'on l'éprouve, Comment s'articulerait-elle à un fantasme si le fantasme est bien cette articulation de \$ à a ? D'où mon titre : le "prêt à le porter" en défaut.

On peut donc la qualifier de réelle cette jouissance, Lacan n'y manque pas, ce qui implique le hors sens. C'est dire aussi qu'elle est la part non analysable de la *pastoute*, puisque le discours analytique lui-même s'ordonne des deux termes du fantasme quoique en les inversant, le \$ côté analysant et le semblant d'objet *a* côté analyste. Et même plus, si elle échappe à la cisaille signifiante, l'Autre, le lieu même du savoir inconscient, n'en sait rien. Et si on interroge comme je l'avais fait "Ce que l'ICS sait des femmes", il faut répondre pas tout, juste leur part sujet qui les met au pair avec les hommes.

Par contre ce réel, cet impossible à dire qui ne se démontre pas, qui s'éprouve, qui ne relève ni de la nécessité de la répétition, ni de l'impossibilité du rapport sexuel mais d'un réel qui vous habite épisodiquement, parfois comme une palpitation de vie intrusive au fond puisque le sujet n'en a pas la commande, eh bien il a des effets subjectifs. Je l'ai dit non analysable mais ses effets sur les sujets s'attestent possiblement dans l'analyse. Je ne parle pas là du fait que cette jouissance prête à la comédie sociale autant que la puissance virile. Je parle du fait que leur dire propre aux femmes-sujets porte la trace de cette expérience. Et notamment du fait que cette jouissance n'est pas identifiante comme l'est la jouissance phallique. Celle-ci, on se la représente comme celle du pouvoir dans tous les domaines, pas seulement sexuel. Elle se prête à la quantification au sens de la quantité, elle sert tous les escabeaux du narcissisme du sujet et sustente le sentiment d'identité de l'homme même si elle inclut la castration. L'autre jouissance, non quantifiable quoique réitérable, mais en surprise, n'apporte elle aucune assurance, plutôt

ébranle-t-elle le sujet assuré de son fantasme de sujet. D'où sans doute le trait d'égarément que Lacan évoquait chez une "vraie femme".

Or dans l'analyse le fantasme du sujet a une fonction pour le sujet de l'association libre, l'analysant. Celui-ci ne peut jamais conclure sur son être, sur ce qu'il est, sur ce qu'il veut, en termes de signifiants pour cause du mi-dire de la vérité qui jamais ne conclut. Si Lacan évoque "l'assurance du fantasme" pour le sujet c'est justement parce que c'est l'objet plus de jouir qui assure sa consistance, fait bouchon de sa béance, et on peut dire que c'est par lui que vient la réponse là où les signifiants déclarent forfait. C'est ainsi que l'on peut faire exister un dire dans une analyse malgré le mi-dire de la vérité articulée. Mais là où est l'autre jouissance qu'en est-il ? Elle ne passe pas au dire mais le dire du sujet, celui par lequel il consiste, qu'il soit homme ou femme, en est modifié.

Des *pastoutes*, aussi décidées soient-elle dans la vie, on n'obtiendra dans l'analyse qu'une demi consistance. Dit autrement, l'inconsistance du dire de la vérité mi-dite qui est pour tout parlant se redouble pour la *pastoute*, car la consistance de son fantasme n'est qu'une demi-part, sa part sujet. Je ne peux pas dire qu'elle se complète d'une autre consistance car avec la jouissance autre il n'est pas question de consistance mais de réel. Du coup son dire, celui qui s'induit de tous ses dits, ne peut que s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider, selon les termes que j'emprunte à Lacan. Il se pourrait bien que ça se traduise de façon différentielle dans la durée des analyses des hommes et des femmes.

---

<sup>[1]</sup> Lacan J., « Introduction à l'édition allemande ... des Ecrits », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

<sup>[2]</sup> Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 735.